

Pierre Musso

La Religion industrielle

Monastère, manufacture, usine
Une généalogie de l'entreprise



SELÇUK

FAYARD
POIDS ET MESURES
DU MONDE



Institut d'études
avancées de Nantes

L'industrie est une vision du monde. Avant d'être machinisme, elle est une grande machinerie intellectuelle. Nous vivons et nous croyons dans les « Révolutions industrielles » qui se multiplient depuis deux siècles.

Cet ouvrage porte un regard anthropologique et philosophique de l'Occident sur lui-même. Cet *Occidental selfie* met au jour sa puissante religion industrielle, jamais vue comme telle.

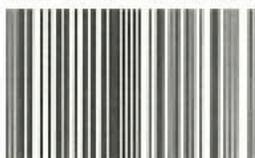
L'industrie absorbe tout. Elle fait tenir l'architecture culturelle de l'Occident. Car l'Occident a bien une religion. Il ne s'est produit aucune « sécularisation ». La religion ne peut disparaître : elle se métamorphose. Avec la « Révolution industrielle » un « nouveau christianisme » technoscientifique a été formulé.

Cet ouvrage donne à voir la naissance, dans la matrice chrétienne, d'une religion rationnelle qui est désormais notre croyance universelle. L'esprit industriel s'est emparé du plus grand mystère de l'Occident chrétien, celui de l'Incarnation, et l'a inscrit dans divers grands Corps pour transformer le monde : ceux du Christ, de la Nature, de l'Humanité et de l'Ordinateur.

Pierre Musso explore la généalogie de la religion industrielle et met en évidence trois bifurcations majeures institutionnalisées dans le monastère (XI^e-XIII^e siècles), la manufacture (XVII^e-XVIII^e), puis l'usine (XIX^e), avant de constituer l'entreprise (XX^e-XXI^e). Son élaboration s'est accomplie sur huit siècles pour atteindre son apogée avec la « Révolution managériale », la cybernétique et la numérisation.

La religion industrielle a produit un corpus philosophique, quelques bibles encyclopédiques, un puissant imaginaire et un grand théâtre usinier. Elle s'est construite à l'ombre de l'État et contre la religion politique, longtemps de façon souterraine. Désormais, l'Entreprise porte et exporte la religion industrielle alors que l'État voit sa symbolique politique se dilapider.

ISBN 978-2-213-70-180-6



9 782213 701806

49-9058-5 IV-2017
28 € prix TTC France

Table des matières

Chapitre introductif	7
<i>Véronèse, la Dialectique ou l'Industrie</i>	12
De quoi l'industrie est-elle le nom?	31
Pourquoi parler de « religion industrielle »?	40
Le scénario fiduciaire fondateur	55
La double hélice rationalisation / incarnation	63
L'Incarnation et ses métamorphoses	68
Trois bifurcations	86
Généalogie	95

PREMIÈRE PARTIE

L'*Imago mundi* chrétienne institutionnalisée dans le monastère

<i>La Scizze</i> , bifurcation fondatrice	111
<i>Chapitre 1 - Ora et labora</i> dans le monastère	123
L'ambivalence de l'Antiquité gréco-romaine	125
Le christianisme réhabilite la raison, le travail et la technique	132
Le monastère préfigure l'usine	146
L'émergence de l'économie et l'apport des franciscains	169
Un moment clé de la bifurcation : vers 1130-1140	178
<i>Chapitre 2 - La mesure, les techniques et la rationalisation</i>	193

La « première révolution industrielle » et les corporations	194
Roger Bacon, le pionnier	208
Les voies de la rationalisation calculatrice	213
La mesure rigoureuse du temps et l'horloge	218
Le Cusain, innovation et incarnation	236
La thèse de Weber sur le capitalisme industriel	243
Un basculement de la représentation de la Nature	258

DEUXIÈME PARTIE

La domination et la transformation de la Nature : la manufacture

<i>Chapitre 3 – Dominer la Nature</i> et pénétrer « ses entrailles »	281
La naissance de la science moderne dans l'usine	283
L'alchimie transmutatoire ou l'incarnation souterraine	292
Le programme Bacon-Descartes	308
L'utopie baconienne et son inscription dans l'Académie	325
La manufacture, lieu d'institutionnalisation de la vision technoscientifique	340
Controverses sur l'industrialisme d'État	356
<i>Chapitre 4 – Confrontations</i> avant la grande bifurcation industrialiste	367
Dilapidation de l'idée de Nature et émergence d'un quadrille de valeurs	369
Le moment Rousseau	383
L'École écossaise : Hume et Smith	402
<i>L'Encyclopédie</i> , Bible moderne des sciences et des arts mécaniques	424

TROISIÈME PARTIE
La dogmatique et le culte
de la religion industrielle : l'usine

Le grand récit de la « Révolution industrielle »	451
<i>Chapitre 5 – La formulation de la religion industrielle</i>	459
Un assemblage de mythes ou les six piliers de la religion industrielle	464
Le moment fondateur, Saint-Simon	477
La science des organisations	500
Auguste Comte, grand prêtre de la religion de l'Humanité	505
Le « papisme industriel » et <i>Le Producteur</i>	527
<i>La Doctrine de Saint-Simon</i> , manifeste de la religion industrielle	534
L'Église saint-simonienne et la formulation de la religion industrielle	543
Le petit schisme de 1831 clôt le grand Schisme de 1054	550
<i>Chapitre 6 – Le théâtre usinier</i>	563
L'usine-entreprise, cathédrale de la religion industrielle	566
La philosophie des manufactures	569
Les religions de l'usine	578
L'imaginaire industriel	591
Les expositions industrielles pour « faire jouir le peuple »	598
L'industrie destructrice et aliénante	617
<i>Chapitre 7 – La Révolution managériale</i>	633
L'ultime révolution occidentale	642
La convergence de l'ingénierie et de la sociologie	662
Le management, au-delà du socialisme et du capitalisme	667

La rencontre de la cybernétique et du management	678
<i>Le cybermanagement</i> fixe une seule mesure	690
Conclusion	703
Apostille sur Minerve	709
Bibliographie	711
Index des noms propres	751
Index des notions	771
Table des illustrations	783
Remerciements	787

Chapitre introductif

« La structure fiduciaire qu'exige tout l'édifice de la civilisation [...] est œuvre de l'esprit. »

Paul VALÉRY

Au début du xxi^{e} siècle, la question industrielle est omniprésente dans les débats publics : tantôt pour des raisons de politique économique, pour regretter la « désindustrialisation », ou au contraire, pour célébrer une énième « révolution industrielle », tantôt à l'occasion de plus vastes débats sur l'avenir de la planète et le « développement durable », tantôt encore pour penser le dépassement du couple socialisme / libéralisme. L'industrie fait question. D'un côté, la ville de Detroit, capitale mondiale de l'industrie automobile, emblème du fordisme, déclarée en faillite en 2013, est devenue le symbole de la désindustrialisation et de la reconversion, comme elle avait été hier un emblème de l'industrie. De l'autre, le monde s'interroge, soucieux de savoir s'il vit une troisième ou une quatrième « révolution industrielle » associée au « numérique » et à la robotique, et quelle en sera la portée : déstabilisation, voire extinction pour ceux qui évoquent la « désindustrialisation », ou résurrection sous une forme nouvelle de l'industrie dite dématérialisée et automatique pour les autres ? Des sociologues, à l'instar d'Alain Touraine, constatent « la fin de la société industrielle¹ » inaugurée au xix^{e} siècle.

1. Alain Touraine, *La Fin des sociétés*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 65.

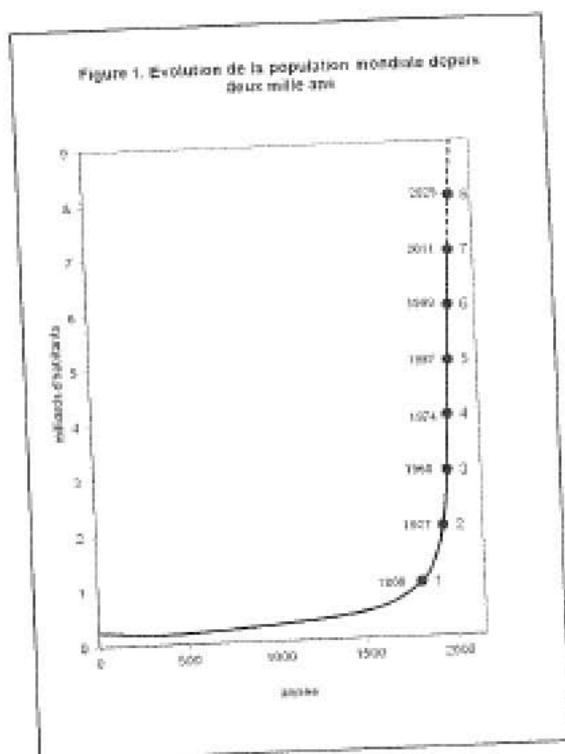
L'enjeu est de taille pour l'Occident¹ qui a vu sa domination planétaire associée à la grande « Révolution industrielle » du XIX^e siècle. Il s'est même identifié à la vision industrialiste du monde qu'il a répandue depuis ce moment-là. La grande « rupture » démographique mondiale observée vers 1800 est associée à cette « Révolution industrielle » européenne, elle-même souvent réduite à l'invention de la machine à vapeur. « La Révolution industrielle, écrit l'historien David Landes, a marqué un grand tournant dans l'histoire de l'homme². » Tel est le récit fondateur de « la transformation la plus importante et la plus rapide de l'histoire du monde ». Si l'on représente, comme le fait l'Organisation des Nations unies, l'histoire de la population mondiale sur un graphique mettant le temps en abscisse et la population en ordonnée pour définir la « trajectoire de l'humanité », la courbe s'infléchit de 90 degrés vers 1800. L'image est frappante.

L'historien américain Ian Morris s'est appuyé sur ce constat, associant démographie et développement social (sur une période de 16 000 années !) pour expliquer la domination de l'Occident sur le monde³. On trouve

1. Par Occident, nous désignons à la suite de l'historien Harold J. Berman un concept culturel : « L'Occident ne se trouve donc pas à l'aide d'une boussole. [...] L'Occident est plutôt un concept culturel [...]. Ce n'est pourtant pas une simple idée : c'est une communauté. » Il s'agit d'« une culture historique particulière, une civilisation [...] en y englobant toutes les cultures issues de l'héritage de l'Antiquité grecque et romaine, par contraste avec l'« Orient » qui comprenait principalement l'Islam, l'Inde et l'« Extrême-Orient ». » H. J. Berman, *Droit et Révolution I [Law and Revolution : The Formation of the Western Legal Tradition, 1983]*, Librairie de l'Université d'Aix-en-Provence, 2002, pp. 18-19.

2. David S. Landes, *L'Europe technicienne : révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, traduit de l'anglais par Louis Évrard, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1975, p. 12.

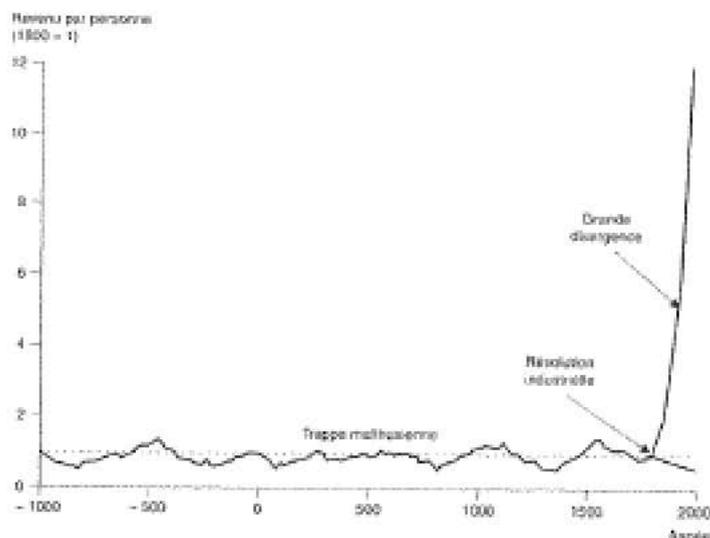
3. Ian Morris, *Pourquoi l'Occident domine le monde... pour l'instant*, traduction par Jean Pouvelle, Paris, L'Arche, 2011, p. 200.



Source : ONU 2011, *Projections de la population mondiale*.

l'image de cette évolution sur plusieurs millénaires sous diverses formes, à partir de différents critères, par exemple l'évolution du revenu par personne. Ainsi est-il affirmé que, sur le très long terme, la « Révolution industrielle » peut être considérée comme un des événements majeurs de l'histoire économique et sociale de l'humanité. L'historien américain Kenneth Pomeranz a parlé de « Grande Divergence » pour qualifier l'importance de la bifurcation industrielle de l'Europe par rapport à la Chine vers 1800. Gregory Clark a lui aussi souligné le lien entre la « Révolution industrielle » et la « transition démographique¹ ».

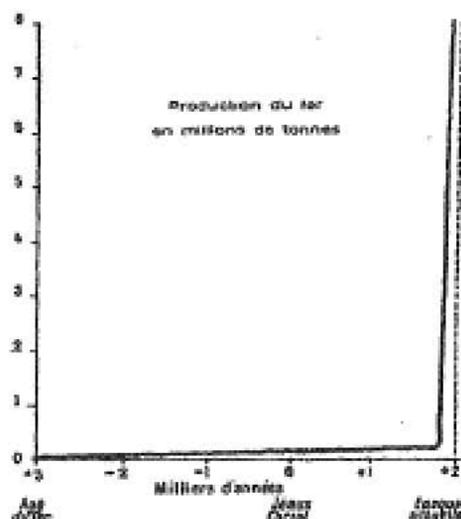
1. Gregory Clark, *A Farewell to Alms. A Brief Economic History of the World*, Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2007, p. 8.



Source : Gregory Clark, *A Farewell to Alms*, op. cit., p. 2.

Un constat de même nature, mais plus limité, avait déjà été établi par l'ingénieur français Henry Le Chatelier en 1935 dans *L'Industrie, la Science et l'Organisation au XX^e siècle*, avec un schéma montrant que la production annuelle mondiale de l'industrie avait centuplé en un siècle. Pour sa démonstration, il avait pris la production de fer.

À ce type de réflexions appuyées sur des images marquantes se sont ajoutées de nombreuses comparaisons internationales, notamment pour expliquer le « décollage » des puissances occidentales et la stagnation de la Chine. Ce grand récit de la « Révolution industrielle » mérite examen, car il est fondateur de l'*Imago mundi* occidentale. Telle est l'ambition de cet ouvrage : considérer l'industrie comme une vision du monde – une construction qui est objet de foi (*fides*), une « religion » – et non pas seulement comme un « phénomène historique » – de plus ou moins longue durée.



Production de fer en millions de tonnes.

Source : Henry Le Chatelier, L'Industrie, la Science et l'Organisation au xx^e siècle : trois conférences données à l'École sociale d'action familiale du Moulin-Vert, Paris, Dunod, 1935.

Le questionnement sur la crise ou le renouveau de l'industrie est l'indice d'une ambivalence, qui s'actualise dans le malaise contemporain, de l'imaginaire de l'Occident, tantôt porteur de richesses, de bien-être, voire de bonheur *hic et nunc*, tantôt de désastres, de misère, d'exploitation des hommes et de la planète. D'où vient le « socle industrialiste » si puissant qu'il a été et est encore partagé par les idéologies socialistes et libérales qui ont dominé les deux derniers siècles ? Quelle est la matrice originelle de la pensée industrialiste qui a servi à l'architecture dogmatique de l'Occident, à ce que celui-ci *tienne* et domine le reste du monde, jusqu'à présent ?

À l'heure de ladite « désindustrialisation », de la crise de l'« État industriel », de l'annonce (pour ne pas dire l'annonciation) de la troisième ou quatrième « Révolution » dite 3.0 ou 4.0 (etc.), s'ouvre la possibilité de prendre conscience, bien au-delà des approches positivistes de type technico-économique, de la puissance de

Pourquoi parler de « religion industrielle » ?

Généralement l'industrie est abordée de façon positiviste, comme un fait, un phénomène, objet de l'histoire, de la sociologie, de l'économie, de l'ingénierie ou des politiques dites industrielles. L'industrie est de l'ordre de l'évidence, elle se voit dans les usines auxquelles elle est souvent réduite. Elle est présentée, fût-ce sur le mode de la rupture, comme le fruit du « progrès » scientifique et technique, l'accomplissement logique de l'*homo faber* ou du mythe prométhéen. Or, l'industrie a été pensée, fabriquée, voire usinée en Europe – en Occident –, et ce, dès le Moyen Âge. Elle ne va pas de soi. De nombreuses civilisations s'en sont passées, à commencer par l'Antiquité grecque qui privilégia la contemplation sur l'action. Il s'agit d'un choix. Elle est le résultat d'une série de *bifurcations* caractéristiques de l'Occident chrétien et de sa vision du monde. On la considère dans cet ouvrage comme un produit dérivé du christianisme, telle que la représente Véronèse la situant entre *Fides* et *Civitas*, ou entre mystère et rationalité. Nous soutenons même, après Pierre Legendre, que l'industrie a pris la place de la religion, ou mieux, qu'elle est la structure fiduciaire qui fait tenir l'édifice occidental. Elle est la « religion industrielle » de la modernité, lentement formée depuis le XII^e siècle, en parallèle à l'État et à la « religion politique ». Elle s'est construite à bas bruit, en arrière-plan, dans l'ombre de l'État et du conflit politico-théologique qui a occupé le devant de la scène jusqu'à la Révolution française. Cette religion industrielle, « religion séculière¹ » au sens que

1. Harold J. Berman, *Droit et Révolution*, t. I, *op. cit.*, p. 47. « C'est, dit-il, l'injection massive de politique temporelle et de mouvements sociaux dans la psychologie religieuse. » Raymond Aron introduit en 1944 le concept de « religion séculière », qu'il définit ainsi : « Je propose d'appeler religions séculières les doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie et situent,

	Périodes	Œuvres	Rationalisations	Incarnations	Institutions	Sens du mot « industrie »
Première bifurcation	Fin XI ^e -mi-XIII ^e siècles (1075-1250)	« Révolution grégorienne » saint Bernard Roger Bacon	Droit romain Lois divines	« Verticale » <i>Transsubstantiation</i> <i>Homme-Dieu/Christ</i>	Monastère Cisterciens Franciscains « Première révolution industrielle »	Habilité, savoir-faire
Deuxième bifurcation (en deux moments)	Fin XVI ^e siècle à mi-XVIII ^e siècle (1600-1750)	1. Francis Bacon Descartes (1620) 2. Rousseau <i>vs</i> Hume/ Smith (1750) <i>Encyclopédie</i>	Science moderne Lois de la Nature	« Souterraine » <i>Transmutation scientifique & alchimique</i> Nature/Industrie	Manufacture « maîtres et possesseurs de la Nature » « Révolution scientifique »	Métier Profession
Troisième bifurcation (en deux moments)	XIX ^e -mi-XX ^e siècles (1800-1950)	1. Saint-Simon Comte saint-simonisme (1830) 2. Management (1900) Cybernétique (1950)	Machinisme Lois de l'Histoire / Lois de la société Taylorisme Post-taylorisme	« Horizontale » <i>Transformation dans l'Histoire de l'Humanité</i> Objets technologiques	Usine « Révolution industrielle » Entreprise « Révolution managériale »	Entreprise industrielle

Première Partie

L'Imago mundi chrétienne institutionnalisée dans le monastère

« La critique de la religion est la
condition préliminaire de toute
critique. »

Karl MARX

L'historien Bertrand Gille constate que, « à partir du XII^e siècle, l'Occident européen, et lui seul, connaît des mutations successives de son système technique, révolution industrielle du Moyen Âge [...], révolution technique de la Renaissance, révolution technique du XVIII^e siècle, celle de la seconde moitié du XIX^e siècle, celle que nous connaissons aujourd'hui. C'est là plutôt que se situe le vrai problème¹ ». Pourquoi ce « déblocage », ce déverrouillage en Europe et pourquoi intervient-il au XII^e siècle ? Telle est l'une des questions difficiles à résoudre pour identifier le berceau de la religion industrielle. Notre hypothèse est que l'industrie forme un produit dérivé et paradoxal du christianisme et du monachisme aux XII^e-XIII^e siècles, époque qui développe un nouveau culte du travail et de la technique pour libérer le maximum de temps destiné à la prière. En fait, se cristallise un processus de longue durée, à savoir l'*industriation*, qui, commencé au XI^e siècle, se poursuit jusqu'au début du XIII^e, grâce à l'apport notamment de l'ordre cistercien qui a fait émerger l'industrie dans ses monastères et ses abbayes. La rationalisation est alors mise au service de la foi. « La mystique appelle la mécanique », résume Bergson dans *Les Deux Sources de la*

1. Bertrand Gille, *Histoire des techniques. Technique et civilisation. Technique et sciences*, Paris. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. 441.

CHAPITRE I

Ora et labora dans le monastère

La nouvelle vision que le Moyen Âge chrétien introduit au XII^e siècle¹ revalorise fortement le travail manuel qui avait été dévalué par l'Antiquité. La rencontre romano-chrétienne oppose la vision romaine dans laquelle les techniques ont stagné à celle du Moyen Âge chrétien. La Genèse ouvrait des orientations favorables à la domination de la Nature. L'épître de Paul aux Thessaloniens – « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger non plus » (II, Thess. 3, 10) – fut reprise au V^e siècle par saint Augustin dans son *De opere monachorum* qui stigmatisait les moines « qui ne sèment ni ne moissonnent », car dit-il, « je voudrais bien savoir ce que font, à quoi s'occupent ceux qui se refusent au travail corporel² ». Un grand maître de la théologie orientale, saint Maxime dit le Confesseur

1. Il est d'usage de résumer le programme de la Règle de saint Benoît par la formule « *Ora et labora* ». Mais cette phrase n'a été formulée qu'à la fin du XIX^e siècle par Maurus Wolters, le fondateur de l'abbaye bénédictine allemande de Beuron. Voir Marie-Benoît Meeuws, « *Ora et Labora* : devise bénédictine ? », in *Collectanea Cisterciensia*, Sainte-Marie-du-Mont, vol. 54, 1992, pp. 193-214.

2. Saint Augustin, *Le Travail des Moines*, in *Œuvres de Saint Augustin, L'ascétisme chrétien*, traduction, introduction et notes de J. Saint-Martin, 1^{re} série, Paris, Desclée de Brouwer, 1939, p. 459 et p. 475. Voir Alain Supiot, « La religion au travail », in *Mélanges en l'honneur du Professeur Jean Hauser*, Paris, LexisNexis, Dalloz, 2012, pp. 1031-1046. Je remercie l'auteur de m'avoir communiqué son texte.

CHAPITRE I

Ora et labora dans le monastère

La nouvelle vision que le Moyen Âge chrétien introduit au XII^e siècle¹ revalorise fortement le travail manuel qui avait été dévalué par l'Antiquité. La rencontre romano-chrétienne oppose la vision romaine dans laquelle les techniques ont stagné à celle du Moyen Âge chrétien. La Genèse ouvrait des orientations favorables à la domination de la Nature. L'épître de Paul aux Thessaloniciens – « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger non plus » (II, Thess. 3, 10) – fut reprise au V^e siècle par saint Augustin dans son *De opere monachorum* qui stigmatisait les moines « qui ne sèment ni ne moissonnent », car dit-il, « je voudrais bien savoir ce que font, à quoi s'occupent ceux qui se refusent au travail corporel² ». Un grand maître de la théologie orientale, saint Maxime dit le Confesseur

1. Il est d'usage de résumer le programme de la Règle de saint Benoît par la formule « *Ora et labora* ». Mais cette phrase n'a été formulée qu'à la fin du XIX^e siècle par Maurus Wolters, le fondateur de l'abbaye bénédictine allemande de Beuron. Voir Marie-Benoît Meeuws, « *Ora et Labora* : devise bénédictine ? », in *Collectanea Cisterciensia*, Sainte-Marie-du-Mont, vol. 54, 1992, pp. 193-214.

2. Saint Augustin, *Le Travail des Moines*, in *Œuvres de Saint Augustin, L'ascétisme chrétien*, traduction, introduction et notes de J. Saint-Martin, 1^{re} série, Paris, Desclée de Brouwer, 1939, p. 459 et p. 475. Voir Alain Supiot, « La religion au travail », in *Mélanges en l'honneur du Professeur Jean Hauser*, Paris, LexisNexis, Dalloz, 2012, pp. 1031-1046. Je remercie l'auteur de m'avoir communiqué son texte.

globale des représentations qui s'opère progressivement entre le v^e et le XIII^e siècle, reste localisée dans le monachisme chrétien qui produit une nouvelle *imago mundi*¹. Comme a pu l'affirmer Rodney Stark, « le succès de l'Occident, y compris l'essor de la science, a reposé entièrement sur des fondements religieux² ». À cette nouvelle vision du monde correspond un lieu, un bâtiment, une institution centrale : le monastère qui la met en œuvre et en scène. Le monastère est le lieu de dialogue et de réalisation du divin. Dans son espace fermé, il noue le mystère de l'Incarnation et la rationalité du travail et de la mesure. Il concentre et matérialise en un point, en un lieu, l'architecture fiduciaire qui sera génératrice de la religion industrielle, de son culte et de sa culture. Pierre Bourdieu a dit que « la culture sort des monastères³ ». On pourrait ajouter qu'il en ira de même avec la manufacture, puis avec l'usine et aujourd'hui, avec l'entreprise.

Le monastère préfigure l'usine

Né en Orient, le monachisme apparaît au iv^e siècle en Égypte, en Asie Mineure, puis en Occident vers l'an 400, en Italie, en Espagne et en Gaule. Le monastère est le manoir d'une communauté de moines ou de moniales voués à la prière et au travail, dans la chasteté et l'humilité. Le terme « moine », du grec *monakhos* (« solitaire »), définit l'homme « vivant seul », un ermite qui fuit le monde. En effet, les premiers chrétiens étaient des ermites partis dans le désert d'Égypte pour consacrer leur vie à la prière.

1. De son côté, le monachisme byzantin maintient l'esclavage pour les travaux agricoles et industriels, puis pour le service domestique à partir du XII^e siècle.

2. R. Stark, *Le Triomphe de la raison*, *op. cit.*, pp. 7-8.

3. Pierre Bourdieu, postface au livre cité d'Erwin Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, *op. cit.*, p. 150.

dérivé d'une finalité religieuse – se consacrer à la prière –, va devenir la clef de voûte de la religion industrielle qui couve dans le monachisme chrétien occidental. Aux XII^e et XIII^e siècles, le travail n'a pas pour but le « progrès économique », mais la *nécessité*, la nécessité de poursuivre des fins religieuses et morales : assurer sa subsistance et celle des pauvres, assurer son salut, etc. L'exigence de la prière, l'*Opus Dei*, a créé une norme d'efficacité dans le travail, à savoir l'*Opus manuum* qui, à son tour, deviendra le socle organisationnel (division du travail, mesure du temps, quête d'efficacité, etc.) de la religion industrielle. Ce socle posé, la « finalité » pourra évoluer, se transformer, changer, abandonner la prière pour se fixer une autre fin, la norme sera conservée. Tel est l'un des effets majeurs de la Schize fondatrice : dissocier et nouer les « règles du croire » – soit la légitimité institutionnelle – et les « préceptes du vivre » – soit les normes juridiques et gestionnaires. « Nous tenons là une clef pour comprendre en quoi le système industriel fonctionne sur une base religieuse indémenageable, la base romano-chrétienne¹ », résume Pierre Legendre.

Un moment clé de la bifurcation : vers 1130-1140

En cette période des XI^e-XIII^e siècles qui constitue la première bifurcation de cette généalogie, inaugurée par le montage du scénario fondateur de l'architecture fiduciaire industrielle, un moment condense cette structure. L'an 1033 marque le millénaire de la Passion du Christ, point culminant de la théâtralisation du mystère de l'Incarnation-Résurrection. Mais ce n'est pas cet événement qui

1. P. Legendre, *Paroles poétiques échappées du Texte. Leçons sur la communication industrielle*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 44.

CHAPITRE 2

La mesure, les techniques et la rationalisation

À suivre les travaux de Max Weber, le processus de rationalisation du monde occidental serait l'explication principale de sa laïcisation – de son « désenchantement » –, de l'industrialisation et même du capitalisme. Malgré son intérêt heuristique et sa force critique, cette thèse doit être discutée pour deux raisons : premièrement – et c'est là la raison principale –, l'*industriation* combinant raison et a-rationalité véhicule une nouvelle formulation de la religion et plaide pour une « dé-sécularisation » ou, dit autrement, une réorganisation de l'architecture fiduciaire ; deuxièmement – de façon secondaire –, cette émergence s'opère en amont du calvinisme et de la Réforme protestante, dans les monastères, le catholicisme ayant suscité une « première révolution » artisanale, industrielle et commerciale bien antérieure au protestantisme, dès le XIII^e siècle ; en cela, nous prenons en compte l'apport de nombreux historiens, comme nous l'avons entrevu et allons encore le voir.

Ce chapitre s'intéresse aux formes de la rationalisation dans la chrétienté occidentale, rationalisation opérée avec le développement des techniques, notamment les horloges, les outils et symboles de l'organisation du travail. Il traite de la « première révolution industrielle » des XII^e-XIII^e siècles, de la multiplication des traités technologiques et de la généralisation de la mesure rigoureuse du temps. Il discute la thèse de Weber sur l'industrie pour

vision du monde et l'intrusion d'un regard exploratoire dans les entrailles de l'homme : rationalisation scientifique et nouvelle forme d'Incarnation se déplacent à nouveau de concert pour investir de nouveaux « objets ». L'ouvrage du médecin hollandais André Vésale, bien nommé, s'intitule *De humani corporis fabrica* : le terme *fabrica* doit être pris à la lettre. En effet, la connaissance est devenue une opération et non plus une simple contemplation, l'intervention de la main (*manuum industria*) du chirurgien étant indispensable. En toute chose, en tout domaine, l'action, l'expérimentation et le « faire » célèbrent l'*homo faber*.

La mesure rigoureuse du temps et l'horloge

La naissance de la science moderne se déroule sur une période d'un siècle et demi, de 1543, année d'impression de *De revolutionibus orbium coelestium* de Nicolas Copernic, à 1687, année de parution des *Philosophiae naturalis principia mathematica* d'Isaac Newton. Pour celui-ci, Dieu est un « ingénieur à la retraite¹ ». Le développement de la mesure, du calcul et de la comptabilité a alors créé les conditions pour l'avènement de la science moderne, comme l'a remarqué Bachelard : « Le problème de la mesure sous-tend en quelque sorte dans son développement l'histoire entière de la science². » La formation de la science moderne serait donc concomitante à la Renaissance, à la Réforme protestante et à la naissance du capitalisme³. Il s'agit par la

1. Formule d'Eduard Jan Dijksterhuis, citée par Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis*, Paris, Gallimard, 2004, p. 147.

2. Gaston Bachelard, *Essai sur la connaissance approchée*, Paris, Librairie philosophique Jean Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1969 [3^e éd.], p. 68.

3. J. Needham, *Science and Civilization in China. General conclusions and reflections*, vol. VII, 2^e Partie, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 210 et p. 211.

PARTIE II

La domination et la transformation de la Nature : la manufacture

« Le mécanisme peut tout expliquer si on se donne des machines, mais le mécanisme ne peut rendre compte de la construction des machines. »

Georges CANGUILHEM

CHAPITRE 3

Dominer la Nature et pénétrer « ses entrailles »

Au début du xvii^e siècle, et de façon tout à fait exceptionnelle dans l'histoire de la pensée occidentale, insiste Clément Rosset, les carcans explosent, libérant un imaginaire débridé qui a pour objet la Nature : « Il n'est aucune période de l'histoire de la philosophie qui puisse revendiquer une liberté intellectuelle comparable à celle qui régna pendant ces cinquante premières années du xvii^e siècle¹. » Il conviendrait d'ailleurs de parler d'a-naturalisme plutôt que d'anti-naturalisme en cette époque. Les images de la Nature se multiplient : Nature-décor, Nature vivante, Nature-Mère, Nature-chose, Nature rationnelle, Nature dynamique, Nature-machine, autant d'images indispensables à la modernité dont l'homme est le « maître ». À la fin du xvii^e siècle, en Hollande, le pasteur de Zutphen, Jean-Florent Martinet (1729-1795), publiera même un *Catéchisme de la Nature* ! En fait, l'idée de Nature se trouve évidée de la présence divine, il s'agit là d'ailleurs plus d'un désir ou d'un sentiment que d'une idée à proprement parler, ce qui lui permet de prendre le statut de symbole : « L'idée de nature est invincible parce qu'elle est vague ; mieux, parce qu'elle n'existe pas en tant qu'idée ; et rien n'est invincible comme ce qui n'existe pas² », écrit encore

1. C. Rosset, *L'Anti-nature*, op. cit., pp. 130-131.

2. *Ibid.*, p. 21.

CHAPITRE 4

Confrontations avant la grande bifurcation industrialiste

Pour Lewis Mumford, la grande bifurcation de l'Occident industrialiste vers 1750 – dite de la « Révolution industrielle fondamentale » – marque le passage de l'« ère éotechnique » à l'« ère paléotechnique¹ ». Dans le même sens, Marcel Gauchet observe « un grand basculement de la condition humaine sur son axe temporel qui se joue entre 1750 et 1850, de la percée du progrès à la libération des énergies du travail, de la technique et de l'industrie. Il érige l'historicité en dimension centrale de l'expérience collective² ». De son côté, Pierre-Maxime Schuhl constate qu'« au début du XVIII^e siècle, les oppositions de valeurs qui, depuis les temps anciens, avaient contribué à empêcher le machinisme de se développer, sont renversées, ou peu s'en faut : l'art s'apprête à rivaliser avec la nature, l'action s'élève au niveau de la contemplation, les professions mécaniques sont en voie de réhabilitation, la science tend à se rapprocher de l'atelier, on commence à en attendre des inventions comportant de ces applications pratiques que les savants de l'Antiquité eussent considérées comme indignes d'eux³ ».

1. L. Mumford, *Technique et Civilisation*, *op. cit.*, p. 141.

2. M. Gauchet, *La Condition politique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005, p. 23.

3. P.-M. Schuhl, *Machinisme & Philosophie*, *op. cit.*, p. 43.

Partie III

La dogmatique et le culte de la religion industrielle : l'usine

« L'Occident ne peut plus aujourd'hui
prendre sa pensée pour la pensée. »

Jean-Pierre VERNANT

CHAPITRE 5

La formulation de la religion industrielle

De même que H. M. Robertson dit, pour contester la thèse de Weber, que « l'esprit du capitalisme est né du capitalisme lui-même¹ », de même peut-on dire que la formulation de la religion industrielle est contemporaine du phénomène historique d'industrialisation. C'est au moment de la bifurcation de l'*industrialisation* dans le grand machinisme que le dogme industrialiste est formulé. Pour penser le passage d'un « devoir-être » à sa réalisation, il faut légitimer le nouveau monde, le nouvel état de fait, et lui donner un sens pour le bâtir et le faire tenir. Qu'est-ce que la religion industrielle ? Une métamorphose du monothéisme chrétien d'Occident, construite longuement de façon souterraine, puis ouvertement contre la religion théologico-politique, sous la forme d'un « nouveau christianisme » qui noue les éléments mis au jour par les Lumières : l'Incarnation dans l'Humanité s'auto-accomplissant dans l'Histoire, dont on peut désormais identifier des « lois » de développement. L'Humanité est le Grand-Être de Comte, une nouvelle divinité créatrice. Elle se déploie dans l'Histoire selon « la loi des trois états », et le grand mythe du Progrès l'oriente ici-bas vers le futur et son bonheur. « L'âge

1. H. M. Robertson, cité et traduit par Philippe Besnard, *Protestantisme et Capitalisme*, *op. cit.*, p. 241.

CHAPITRE 6

Le théâtre usinier

Pendant la Révolution française, plusieurs monastères, biens de l'Église nationalisés, ont été convertis en usines. La boucle était en quelque sorte bouclée, du monastère à l'usine. À Paris, l'église Saint-Germain-des-Prés est transformée de 1792 à 1794 en usine de salpêtre, composant indispensable à la fabrication de la poudre à canon, stratégique en cette période de guerre. À Passy, l'ancien couvent des Bonshommes de Chaillot est une filature de coton de Bauwens. En 1791, dans l'abbaye cistercienne de Royaumont est aussi créée une filature de coton et, en 1815, il y sera installé une machine à vapeur. À Rouen, des églises sont, elles, transformées en usines de salpêtre et l'abbatiale Saint-Ouen devient un atelier de forge où sont produites des armes jusqu'en 1801. L'abbaye de Saint-Michel, dans l'Aisne, est aussi reconvertie en usine¹. Celle de la Lucerne dans la Manche, vendue comme bien national, est transformée en 1799 en filature de coton. À Munster, en 1793, André Hartmann achète les bâtiments du monastère, et en 1800 ses usines, qui emploient 1 200 ouvriers, produisent 25 000 pièces de tissu par an. Dans son *Histoire socialiste*, Jean Jaurès raconte que, sur un rapport fait par Boissy d'Anglas à la Convention au nom des comités de salut public et de finances, fut décrétée la création d'une

1. Roger Vilain, *Du monastère à l'usine : l'abbaye de Saint-Michel depuis 1789*, Éditions Saint-Michel, 1990.

CHAPITRE 7

La Révolution managériale

Si la Réforme grégorienne fut la première révolution d'Occident selon Harold J. Berman, la Révolution managériale en serait la dernière, après celle d'Octobre. Une révolution silencieuse qui s'est étendue au monde. La « Révolution industrielle » a eu lieu, le fait industrialiste s'est accompli. La religion industrialiste a été formulée, la question du « pourquoi » est désormais superflue, conformément au rêve positiviste. Seule demeure celle du « comment » faire pour gérer « rationnellement » et « efficacement » ce phénomène universel et irréversible. De même que la « Révolution industrielle » est la métaphore et le symbole de la Grande-Bretagne industrielle, la Révolution managériale en représente l'accomplissement aux États-Unis. Comme le résume Yehouda Shenhav, « la rationalité managériale représente la voie industrielle américaine¹ ».

La « Révolution managériale » a été une révolution plus silencieuse, sans révolutionnaires, « sans protagonistes, ni antagonistes² ». La dernière grande révolution occidentale s'est imposée sans tension ni conflits à l'échelle mondiale. L'ancêtre des sociétés américaines d'ingénieurs civils américains qui ont réalisé cette révolution a vu le

1. Yehouda Shenhav, *Manufacturing Rationality. The Engineering Foundations of the Managerial Revolution* [1999], New York, Oxford University Press, 2006.

2. *Ibid.*, p. 1.

fonde à Moscou avec le soutien de Lénine l'Institut central du travail destiné à créer un « homme nouveau » grâce à l'étude scientifique des réactions et aptitudes des travailleurs; pour cela, il compte s'appuyer sur une « machine d'ingénierie sociale ». Le machinisme, pense-t-il, est susceptible de créer une nouvelle démocratie. Ainsi la grande marche à la surrationalisation est-elle engagée dans *tout* l'Occident.

L'ultime révolution occidentale

La troisième bifurcation de la religion industrielle s'achève donc dans l'ingénierie de l'organisation industrialiste, sorte de septième révolution d'Occident. Tout comme Adam Smith joua un rôle d'éclaireur dans l'achèvement de la deuxième bifurcation qui ouvrit la voie au déferlement industriel, de même le management clôt la troisième bifurcation en livrant un corpus normatif à la foi industrialiste. Telle est la nouvelle normativité, gestionnaire et « a-politique », qui marque le triomphe de la religion industrielle. Ce fut une *soft revolution*. Peter Drucker, un des « papes » du management, constate que « rarement et peut-être jamais, il y eut une nouvelle institution, un nouveau groupe qui émergea aussi vite que celui du management au tournant du siècle. Rarement dans l'histoire une institution nouvelle ne devient aussi indispensable si vite; et encore moins souvent une nouvelle institution ne naquit avec si peu d'opposition, si peu de turbulence et si peu de controverse¹ ».

L'expression « révolution managériale », que James Burnham a rendue célèbre, est utilisée dès 1932 dans un livre d'Adolf Berle et Gardiner Means, *The Modern*

1. Peter F. Drucker, *The Practice of Management* [1954], New York, Harper & Row, 1968, p. 3.

Le management, au-delà du socialisme et du capitalisme

La « rationalisation » tayloriste séduit aussi la jeune Union soviétique, comme l'a perçu Gantt et comme James Burnham en fera la théorie. Après la paix de Brest-Litovsk en 1918, un débat s'engage sur l'organisation du régime. Dans *Les Tâches immédiates du pouvoir des Soviets*, Lénine préconise en urgence l'introduction d'éléments du système Taylor pour améliorer la discipline du travail et augmenter la productivité : « Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématique¹ ». Peu après, lors d'une intervention au Conseil supérieur de l'Économie nationale, Lénine insiste pour qu'un décret soit publié, qui mentionne l'introduction du système Taylor et l'utilisation de « tous les procédés scientifiques de travail qu'implique ce système » pour augmenter la productivité : « Sans cela, ajoute-t-il, nous n'introduirons pas le socialisme. » Il propose même d'inviter des ingénieurs américains pour aider à l'application du système². Certes, avant la révolution d'Octobre, Lénine avait rédigé deux brefs articles critiques sur le système Taylor, suite aux grèves chez Renault en France et à la commission d'enquête du Congrès américain qui avait auditionné Taylor. Il s'agit, disait-il, d'« un système scientifique pour pressurer l'ouvrier » ou pour asservir l'homme par la machine : « Tous ces perfectionnements poussés se font contre l'ouvrier : ils visent à l'écraser et à l'asservir encore davantage, sans aller au-delà d'une distribution

1. V. I. Lénine, *Les Tâches immédiates du pouvoir des Soviets*, 28 avril 1918, in *Œuvres complètes*, éditions de Moscou, 1977, t. 27, p. 268. Voir l'ouvrage de Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*, *op. cit.*

2. Lénine, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 42, p. 72. Intervention à la séance du présidium du Conseil suprême de l'économie nationale (C.S.E.N.), le 1^{er} avril 1918.

Schize : la légitimité peut errer pourvu que la normativité soit, elle, indémenageable. Du même coup, le politique est affaibli, car il ne tient que fixé au clou d'une Référence qui s'effrite par usure. Le triomphe de la religion industrielle et du management est aussi celui de l'« apolitisme » ou du dépassement des idéologies et de la conflictualité, voire de l'évacuation du politique. Le gouvernement est soit réduit, soit absorbé par la gestion et le calcul, il devient simple gouvernance, c'est-à-dire gestion d'experts conforme aux normes managériales. L'obsession organisationnelle, sur-rationnelle et anti-politique du management échoit à la cybernétique, qui va encore la renforcer, livrant un nouveau paradigme universel, usiné durant la Seconde Guerre mondiale.

La rencontre de la cybernétique et du management

Pour traiter et gérer des organisations complexes de façon technoscientifique et « a-politique » se forme aux États-Unis, dans les années 1940-1950, ce que nous nommons le « cyber-management », marqueur d'une nouvelle vision du monde qui se construit parallèlement à l'invention de l'ordinateur. Tout se passe comme si le management avait préparé l'arrivée de l'ordinateur dans l'entreprise, comme la division du travail l'avait fait pour la grande industrie. Informatique et cybernétique sont en miroir comme le furent gothique et scolastique. Au sortir de la guerre il fallait tout reconstruire, non seulement les infrastructures matérielles, mais surtout les architectures fiduciaires de l'Occident dévastées par la barbarie nazie qui avait industrialisé l'État et la société. Parmi les théoriciens qui s'y emploient, Peter Drucker (1909-2005) et Norbert Wiener (1894-1964), pères du management moderne et de la cybernétique. Ils formulent

l'emprise humaine [...] s'organiseront en véritables lignées autonomes¹... »

D'un côté, les ingénieurs doivent s'emparer des concepts cybernétiques et, de l'autre, les cybernéticiens doivent les appliquer à la production industrielle. Herbert Simon, alors consultant de la RAND Corporation, imagine en 1952 comment appliquer les modèles de rétroaction à la firme :

« L'approche de base et les techniques fondamentales de la théorie du servomécanisme peuvent être appliquées utilement à l'analyse et à la conception des processus décisionnels pour contrôler l'activité manufacturière². »

L'homme doit transférer son pouvoir de décision à l'ordinateur pour gérer l'usine – ce que Günther Anders nomme la « honte prométhéenne », c'est-à-dire une honte réifiée, l'homme se déchargeant de son jugement, qu'il entend confier à la machine³, sorte de « *second self* ». Le sujet se comprend comme une machine, qui devient l'objet d'une identification imaginaire.

Le cybermanagement fixe une seule mesure

L'un des principaux promoteurs de la cybernétique en France, Louis Couffignal, la définit au premier congrès

1. Georges Boulanger, « Cybernétique et automation », *Premier Congrès international de cybernétique*, Paris, Gauthier-Villars, 1958, p. 314. Voir Philippe Breton, « La cybernétique et les ingénieurs dans les années cinquante », *Culture Technique*, n° 12 « Les ingénieurs », 1984.

2. H. Simon, « On the Application of Servomechanism Theory in the Study of Production Control », *Econometrica* 20/2, University of Chicago, avril 1952, pp. 247-268.

3. G. Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, *op. cit.*, p. 81.

Conclusion

« L'esprit a transformé le monde et le monde le lui rend bien. Il a mené l'homme où il ne savait point aller. »

Paul VALÉRY

La « double hélice » de l'*industriation*, alliage du mythe et de la rationalité, s'est métamorphosée dans le temps et déplacée au cours de la généalogie de la religion industrielle, notamment à l'occasion des trois bifurcations : le mystère de l'Incarnation est passé du Christ, homme-Dieu, à la Nature, puis à l'Humanité qui en sont ses prolongements. Mais, dans ses déplacements, l'Incarnation s'est usée et transformée en une incorporation. L'Incarnation Dieu-Homme dans la figure du Christ était un modèle « parfait » en ce qu'elle fusionnait la dualité en un seul corps : « humanisation de Dieu et chair de la communauté qui fait corps avec lui¹ ». L'Incarnation est dualité dans l'unité : représentation du Dieu invisible et union de la communauté visible. Le double corps du roi, issu de la théorie de l'incorporation des juristes de l'époque des Tudors, est déjà une forme dégradée du modèle de l'Incarnation christique, puisqu'il est deux corps en un seul personnage. L'idée de nature est impossible à

1. Thomas Berns et Benoit Frydman, « L'esprit de corps pensé. Généalogie de l'esprit de corps », in Gilles J. Guglielmi et Claudine Haroche (sous la dir. de), *L'Esprit de corps, démocratie et espace public*, Paris, PUF, coll. « Politique éclatée », 2005, p. 166.